

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE

COMMERCE, INDUSTRIE.

ABONNEMENTS :

Un an. Six mois.
3^f 1^f 75

INSERTIONS :

Annonces... 75^c la ligne.
Réclames... 1^f —



(Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus).

A2-801

GRANDES FÊTES

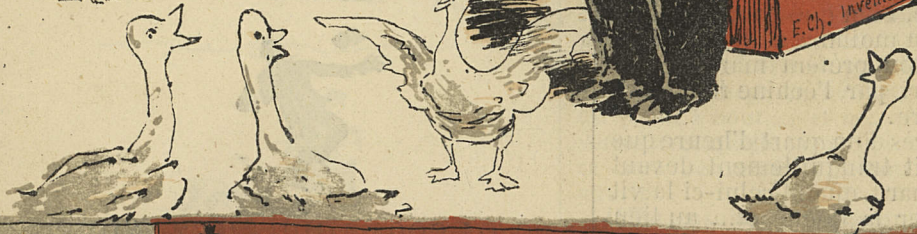
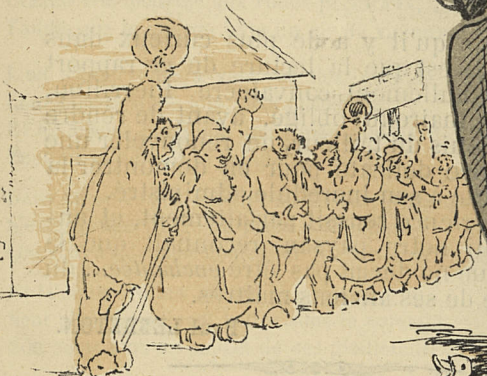
A L'OCCASION DE L'EXPULSION DES PRINCES

ET POUR LA REPRISE DES AFFAIRES COMMERCIALES

NOUVELLE DÉCOUVERTE MACHINE A VOTER

Spécialement recommandée à MM. les députés en congé.

Cet appareil est muni d'un objectif. Pour obtenir un résultat, il suffit de présenter à cet objectif la photographie du votant; l'appareil donne immédiatement un bulletin conforme à ses opinions.



GRAND FEU D'ARTIFICE

BALLONS, ILLUMINATIONS.

BALS CHAMPÊTRES.

NOTA. MM. les Députés ayant voté l'expulsion ont promis de payer les frais des susdites Fêtes.

Périgueux, le 20 Juin 1886.

COUPLE DE DÉPUTÉS

I

M. CHAVOIX.

*Excideuil peut vraiment prétendre
Que Chavoix l'aime d'amour tendre ;
Et l'on sait bien qu'il n'a quitté
Qu'avec douleur cette cité.*

*Mais il s'agissait de défendre
La République, et de lui rendre
La force et la sécurité...
Lors, Chavoix n'a plus hésité !*

*Pour Excideuil, quelle surprise,
Quand Chavoix boucle sa valise
Et part pour le Palais-Bourbon.*

*Aux prétendants faisant la guerre,
Il les expulse sans mystère.
Pour les Jacobins, c'est un bon !*

II

M. BRUGÈRE.

*Pour les chasseurs et leurs prouesses,
Brugère est indulgent, dit-on ;
Tonton, tentaine, tonton.
Il leur promet maintes largesses.
Cela le pose en son canton,
Tonton, tentaine, tonton.*

*Pourtant, chacun sait en Dordogne
Que le député de Montpont,
Tonton, tentaine, tonton,
A de Chavoix pris sans vergogne
Le beau projet. Dieu, quel fripon !
Tonton, tentaine, tonton.*

*Depuis ce jour on nous assure
Que Chavoix rêve de ponton,
Tonton, tentaine, tonton,
Pour venger la mortelle injure
Que Brugère a faite à son nom,
Tonton, tentaine, tonton.*

Zig.



BOUQUET DE FLEURS.

Croiriez-vous que l'Entr'acte a pénétré jusqu'en Algérie ? Voici l'aimable et spirituelle poésie qu'un de nos abonnés de là-bas nous adresse, avec prière de l'insérer :

A L'ENTR'ACTE.

I

Salut ! ô messieurs de l'Entr'acte,
Vous lire est un charmant régal ;
Je comprends la foule compacte
Qui s'arrache votre journal ;
Vous avez retrouvé le rire,
Le bon gros rire d'autrefois,
Vous mettez dans votre satire
Un petit grain de sel gaulois !

II

De Zig, notre charmant poète,
On aime à lire les écrits ;
On se sent le cœur tout en fête
En lisant JEHAN DES BARRIS ;
Nous savourons le joyeux conte
Du gai diseur Paul LEBRETON ;
Ce que ZAN-ZIBAR nous raconte
Est toujours dit sur le bon ton.

III

N'oublions pas POLICHNELLE,
Qui nous fait rire de bon cœur ;
Allons ! tire sur la ficelle,
Tire toujours, charmant farceur !

FANTASIO, ZAG et tant d'autres,
De vous lire on ne cesse pas ;
Vous êtes tous charmants apôtres,
Tous, jusqu'au gérant, Monsieur SPA !

IV

Il en est un, je vous assure,
Qui mérite un chapitre à part ;
C'est SEM, dont la caricature
Est vraiment une œuvre de l'art.
Avec une troupe pareille,
On ne peut rester en chemin.
Ah ! comme l'on fera merveille
A l'Entr'acte périgourdin.

V

Compagnons, tapez sur l'enclume !
Tapez ferme ! gais travailleurs ;
Moi, je viens vous offrir la plume
Du plus humble des rimailleurs :
Ma muse n'est pas satirique,
J'aime rire et chanter l'amour,
Je ne fais point de politique
Et je signe.....

LE TROUBADOUR.

La modestie bien connue de nos col-laborateurs nous faisait un devoir de ne pas insérer cet élogieux morceau poétique ; mais nous aurions peut-être ainsi découragé un jeune auteur, que nous sommes heureux de voir des nôtres.

Donc, pour cette fois, nous excusons le TROUBADOUR ; mais dorénavant, s'il veut rire et s'amuser aux dépens de quelqu'un, nous lui saurons gré de ménager ses confrères et amis de l'Entr'acte ! Aures habent et non audient.

SPA.



HISTOIRES ET CONTES PÉRIGOURDINS

LA BOURRIQUE ENCHANTÉE.

Ceci n'est pas un conte, mais un modeste fait de Chronique locale, dont je puis garantir la parfaite authenticité.

Le jour de la foire de la Mi-Carême, un brave homme du nom, commun de Pierrillou, s'était rendu à Périgueux, autant pour prendre l'air de la ville que pour y réaliser quelques achats. Vers trois heures de l'après-midi, notre homme avait terminé ses affaires et il regagnait pédestrement son domicile, lorsqu'arrivé à Trélissac, non loin du magnifique château de M^{me} Alfred Magne, il aperçut une pauvre ânesse, triste et maigre comme un jour sans pain, qui paraissait avoir égaré ses maîtres et dressait au vent ses longues oreilles, ne sachant trop de quel côté diriger ses pas.

Sans autrement se gêner, le paysan, qui se sentait fatigué, enfourcha la bête et prit le parti de la conduire chez lui, où, pensait-il, on ne manquerait pas de venir la réclamer ; mais l'ânesse, bien que pourvue d'un licou, n'avait pas la moindre selle, et bientôt maître Pierrillou préféra marcher que de se sentir meurtri par l'échine raboteuse de sa triste monture.

Il y avait déjà près d'un quart d'heure que la bourrique allait tranquillement devant l'honnête campagnard, quand celui-ci la vit s'arrêter, puis lever la queue et... au lieu de ce qu'il attendait, le rustique conducteur aperçut distinctement deux brillantes pièces de vingt francs qui roulaient à terre !

Pierrillou crut d'abord avoir la berlue ; mais il avait à peine ramassé les deux louis, que la queue de l'ânesse se releva lentement et... huit nouvelles pièces d'or roulerent aux pieds du brave homme stupéfait ! Cette fois, il n'y avait plus à en douter : la bourrique était enchantée, et notre paysan entrevit, en un instant, l'avenir mirifique qui lui était réservé...

— Vous nous aviez annoncé un récit authentique, et c'est un conte de la Mère l'Oie que vous nous servez-là ! vont s'écrier quelques-uns.

— Pardon, ami lecteur ; le dialogue du prophète Balaam avec sa loquace monture peut-il être mis en doute ?

— Montaigne dirait : « Que sais-je ! » et Rabelais : « Peut-être ! » va me répondre un esprit fort.

— Eh bien ! moi, sans vouloir en aucune façon m'attaquer aux miracles, je vous prie tout simplement de prendre connaissance de la fin de ce récit.

Arrivé chez lui, Pierrillou s'empressa de faire part à sa femme du fait extraordinaire dont il venait d'être le témoin ; mais, pour être véridique jusqu'au bout, je dois ajouter qu'il ne put la convaincre qu'en lui montrant les dix jaunets qui étincelaient dans sa bourse.

— Tu m'amènes le diable ! dit la campagnarde en se signant ; mais la misère est si dure pour le pauvre monde qu'il ne faut pas y regarder de si près.

La bourrique fut donc installée dans l'unique chambre de ces braves gens et traitée avec des soins qui paraissaient la surprendre. De son œil mélancolique et bon autant que de ses longues oreilles tannées, la misérable bête semblait remercier ses bienfaiteurs ; mais ceux-ci se moquaient bien de ce genre de gratitude : c'est de l'or, de l'or encore, de l'or toujours qu'il leur fallait !

Le couple avide des Pierrillou, oubliant la faim et le sommeil, s'installa à l'arrière-train de l'ânesse, et, durant toute la nuit, il guetta fiévreusement les mouvements de la queue magique. Cette queue, je dois l'avouer, se releva plusieurs fois ; mais, à la grande déception des deux époux, elle laissa passer... autre chose que des pièces de vingt francs.

— Ce sera pour plus tard ! dit Pierrillou. Sans doute que la bonne bête n'est pas disposée.

Le lendemain, dame Pierrillou, bavarde comme une pie ou plutôt comme une femme, ne put retenir sa langue et s'empressa de raconter l'aventure à quelques commères du voisinage. Le fait ne tarda pas à arriver aux oreilles de M. le maire, qui s'empressa d'ouvrir une enquête, dont le résultat eut bientôt réduit à néant tout le merveilleux qui planait sur cette affaire. Le jour même, en effet, ce magistrat envoyait à la préfecture un rapport ainsi conçu :

« Hier matin, une famille de bohémiens, propriétaires d'une malheureuse bourrique, ont été aperçus rôdant sur ma commune, et leur disparition a coïncidé avec un vol de 200 francs, commis chez un tailleur de la localité. J'ai tout lieu de supposer que ces nomades, craignant d'être poursuivis, ont, à l'exemple de certains maraudeurs arabes, caché les pièces dérobées dans... la concavité postérieure de la bourrique susnommée, qu'ils ont dû ensuite égarer dans leur fuite. Tout me porte à croire que les bohémiens en question ne viendront pas réclamer leur monture, que je tiens aux ordres de l'administration. »

Mais ce qu'il y a de plus curieux dans l'affaire, c'est que la lecture de ce rapport ne put nullement convaincre Pierrillou, et M. le maire fut obligé, avant de rendre les dix louis du tailleur, de renouveler une expérience délicate pour en démontrer la possibilité à son incrédule administré.

L'expérience réussit parfaitement, et aujourd'hui notre paysan reconnaît que la bourrique ne devait pas être enchantée... du procédé de ses anciens maîtres.

Paul LEBRETON.



LES GASCONS DE CHEZ NOUS.

On sait que le célèbre Tartarin de Tarascon avait découvert qu'en Algérie il n'y avait plus de Turcs, — prononcez *Teurs* ! — mais seulement des carotteurs. Mon oncle le chanoine me racontait hier un épisode de la dernière guerre d'Orient, qui tend à prouver qu'il n'y a plus, non-seulement de Turcs en Turquie, mais encore de Cosaques en Ukraine ; voici l'histoire gasconne telle qu'elle m'a été narrée :

C'était à un des derniers combats livrés sous Plewna.

Un Bachi-Bouzouk et un Cosaque se trouvent face à face.

Le Cosaque a sa lance, le Bachi-Bouzouck son fusil.

Le premier, au galop de son cheval, fond sur le Ture et lui porte un coup de lance. Vlan !

Le Bachi-Bouzouck se jette de côté et enfonce sa baïonnette dans le ventre du cheval, qui tombe entraînant avec lui son cavalier.

Le Ture, vainqueur, met le pied sur la poitrine de son ennemi et lève son arme...

— *Coulaubré !* s'écrie le malheureux Cosaque dans le pur patois périgourdin, *sey foulu !*

A cet accent, le Ture se penche, étonné, et demande :

— *Et d'oun sès ?*

— *Sey de Sorlat.*

— *E viodazé ! You tobé !*

Les deux ennemis tombent dans les bras l'un de l'autre. Tableau !

Le Ture et le Cosaque étaient des Gascons de chez nous.

ZAN-ZIBAR.



L'ENDROIT ET L'ENVERS

(Extrait du carnet rose d'un mari pas content.)

Vous arrivez à force d'art à persuader à madame votre épouse qu'un mois de campagne est indispensable à sa santé. Vous l'emballez un soir en chemin de fer en disant :

Ouf !

Mais !... en rentrant chez vous, vous trouvez votre belle-mère, qui vous arrive sur l'avis que lui en a donné sa fille, afin, dit-elle, de vous tenir société pendant l'absence de Madame.

Voilà l'ENDROIT !

Voilà l'ENVERS !

Pour copie conforme :

FANTASIO.



Peintures en vers.

LES LUTTEURS

Très fiers et torse nu, sur un tréteau de foire, Ils prennent gravement des poses de héros, Etalant leur poitrine aux rudes pectoraux, Tandis que le clairon jette un air de victoire.

L'on s'émerveille à voir sur des cols de taureaux, Leur face bestiale à la forte mâchoire Et les biceps puissants qu'ils montrent avec gloire, Tout en sollicitant le peuple des ruraux.

Dans la foule, aux entours de l'arène athlétique, S'extasie une vierge au profil séraphique, Qui très avidement contemple les lutteurs...

Et la suave enfant au radieux visage Sent plus rapidement battre sous le corsage Son cœur pur, à l'aspect de ces gladiateurs !

ZIG.



MORT DE BERLURON

Au moment de mettre sous presse, nous avons reçu la note que voici :

Notre infortuné confrère Berluron vient de périr dans des conditions aussi tragiques qu'imprévues.

On sait que ce malheureux était en butte à d'incessantes plaisanteries, à cause de sa malpropreté proverbiale. Il avait constamment deux doigts de crasse sur la figure et sur les mains, et son chapeau, tout comme celui du Petit-Caporal, était devenu légendaire.

Impatienté de ces railleries, il finit, avant-

hier, par annoncer qu'il allait changer de linge et donner des soins à sa personne.

Or, hier, sa ménagère, étant surprise de ne pas le voir sortir à son heure habituelle, monta dans sa chambre, où elle pénétra, car la porte n'était pas fermée à clé.

Un spectacle navrant lui fit pousser un cri. L'infortuné Berluron gisait noyé dans une cuvette.

Il avait voulu tenir sa parole, et une chemise était dépliée sur le lit. Mais comme c'était la première fois qu'il se lavait, le manque d'habitude lui avait été fatal.

Voici l'épithaphe que je propose de graver sur sa tombe :

Son style a fait mes tourments et les vôtres :

Ne plaignez pas son sort,

Car, sous ce marbre, il dort

D'un sommeil moins profond qu'il n'endormit les autres !

P.-S. — A la dernière heure, nous apprenons que la nouvelle est fausse. — Un de nos reporters nous assure qu'il vient d'apercevoir Berluron plein de vie et aussi crasseux que par le passé. Merci, mon Dieu !

POLICHINELLE.



LE TRUC DE ROBINET.

Il y a quelques années de cela, un dimanche, à l'heure de la musique, l'attention des promeneurs fut attirée sur deux étrangères qu'à leur maintien et à leur toilette chacun eut bientôt classées parmi les émules de Rigolboche. Ces deux femmes étaient jolies, et il en fut pris bonne note par les amateurs.

Parmi ceux-ci, deux jeunes gens, Hector Durand et Jules Robinet, ne les eurent pas plutôt vues qu'ils eurent l'idée de leur adresser leurs hommages. Hector perdit si peu de temps qu'il s'y prenait dès le lendemain même. Robinet, très pressé, lui aussi, eût bien voulu en faire autant, mais il avait des raisons pour mettre moins de hâte.

Robinet était bossu par derrière et par devant, et ce n'eût été certainement là qu'une difficulté très surmontable s'il avait eu la bourse bien garnie ; mais Robinet, 2^e clerk de notaire, obligé de vivre de ses maigres émoluments, auxquels s'ajoutait, il est vrai, une petite pension alimentaire que lui faisaient ses parents, n'était guère mieux en situation de payer de sa bourse que de sa personne. Il fallait, s'il voulait réussir, que son industrie lui vint en aide ; il y comptait bien, et son attente ne devait pas être trompée ; il eut bientôt trouvé ce qu'il cherchait. Robinet, toujours ouvert aux bonnes inspirations, en eut une qui avait bien son prix.

— J'y suis, mon cher, dit-il à son ami, j'ai trouvé... Je me déguise pour me présenter à ces dames, car je veux leur plaire, et il faut que la première impression soit bonne... Tu ne devinerais jamais comment je me déguise...

— En cent-garde ?

— Mauvais plaisant. En Polichinelle.

— En Polichinelle, bon Dieu !

— Oui, en Polichinelle. Est-ce que je n'ai pas le physique de l'emploi ?

— D'accord, mais...

— Il n'y a pas de mais, c'est sous ce costume que je pretends gagner le cœur de l'adorable Amanda... C'est une affaire réglée. Je te dirai bien que ce n'est pas sans peine que j'ai pris cette résolution. Tu le comprends, revêtir un pareil costume, c'était souffrir dans ma dignité ; mais ce que n'auraient pu faire tous les raisonnements, l'image enchanteresse d'Amanda en est venue à bout... et me voilà décidé... Tu verras avec quelle verve je jouerai mon rôle... ce sera renversant... Amanda surtout sera ahurie.

Il fut ensuite convenu qu'Hector, qui avait son entrée chez les deux femmes, annoncerait la visite de Robinet et faciliterait la réussite de son entreprise. Justement on était en carnaval ; l'idée du déguisement était assez naturelle ; les deux femmes ne furent donc pas étonnées qu'un amoureux eût la fantaisie de se présenter à elles avec un accoutrement de bal masqué ; mais Hector n'avait pas dit quel était cet accoutrement ; il voulait laisser aux deux belles tout le plaisir de la surprise.

Leur surprise fut grande quand à l'heure annoncée, le lendemain soir, elles virent s'élaner du seuil de leur porte, en même temps qu'Hector pénétrait chez elles, le personnage qui, de temps immémorial, eut le privilège de déridier tous les fronts, l'immortel Polichinelle, la pratique

dans la bouche, pirouettant, frétilant, remplissant tout à coup la chambre de l'éclat des couleurs de son travestissement, du bruit strident de sa pratique et du tapage de ses gambades.

En deux enjambées il eut fait le tour de la chambre, et les deux femmes furent prises d'un fou rire quand elles le virent s'arrêter, faire deux pas en avant, saluer et chanter ce couplet qui était dans le rôle :

Bien l' bonsoir à ce monsieur,
Ces dames, ces demoiselles,
Je suis votre serviteur,
Jean-Jacques Polichinelle,
Qui veut vous rendre contents
Par une pièce nouvelle,
Vous serez assurément
Satisfaits pour votre argent.

— C'est Polichinelle, c'est lui ! Oh ! que c'est ça ! que c'est bien ça ! faisaient les deux femmes.

— N'est-ce pas qu'on dirait qu'il est bossu ? observa Hector. Eh bien ! vous le croirez si vous voulez, mesdames, mon ami a été coulé comme dans un moule ; il vous a le plus beau tour de reins qu'on puisse imaginer. Quand il veut, rien ne l'embarrasse ; c'est ainsi qu'il est parvenu à se grimer et à se contrefaire de telle façon qu'on dirait que c'est Polichinelle en personne...

— Ah ! votre ami est tout à fait amusant. — Mais, qu'est-ce que vous avez dans la bouche, monsieur Robinet, pour parler comme vous faites ? demanda Amanda en s'approchant de notre héros, qui commençait à s'éponger le front, sa casaque fortement ouatée et l'animation de son jeu le faisant transpirer.

— Voilà ce que j'ai dans la bouche, fit-il en montrant la pratique.

— Laissez-moi essayer ce petit bijou.

— Prenez garde au moins à ne pas l'avaler.

— Cela s'avale ?

— Je crois bien. Il m'est arrivé trois fois d'avaler celui-ci.

— Ah ! sapristi, moi qui l'ai mis sur ma langue, fit la jeune femme avec dégoût.

— Oh ! rassurez-vous ; une langue de femme fait plus de mal qu'elle n'en reçoit. Prenez ce petit-verre de chartreuse, en attendant mieux.

Robinet lui présentait la liqueur qu'Hector avait portée, ainsi que des gâteaux, en les cachant sous son pardessus.

Quand elle eut bu la chartreuse :

— Vraiment, monsieur, dit-elle à Robinet en grignottant quelques gâteaux, je vous félicite d'avoir eu l'idée de cet amusement ; Cerisette et moi nous nous ennuyons tant, depuis nos malheurs.

— Vous avez eu des malheurs, pauvres petites chattes ? fit Robinet affectant d'être alarmé.

— Une révolution de palais nous a privées de l'emploi de lectrices du prince de Monaco.

— Vous étiez lectrices du prince de Monaco ?

— Oui, monsieur, et aujourd'hui nous *sont* sur le pavé.

— Ah ! chers petits anges, que je vous plains. Mais ça tombe à merveille, j'ai la bourse bien garnie ; ma bourse dès demain vous sera ouverte, et je serai heureux de réparer envers vous les torts de la Fortune... Mais pour ça il faut m'aimer... Amanda, vous m'entendez, il faut m'aimer...

— Je suis déjà bien prévenue en votre faveur, monsieur Robinet, fit Amanda ; je suis sûre qu'en rien de temps je serai folle de vous.

— Puissiez-vous dire vrai ; mais j'espère qu'il en sera ainsi, car mes procédés envers vous seront tels qu'il faudrait que vous fussiez la plus ingrate des femmes pour que je vous reste indifférent.

Pendant qu'ils causaient ainsi, la jeune femme, sans en avoir l'air, inspectait Robinet des pieds à la tête.

— Diable ! pensait à part lui Robinet, qui s'en était aperçu, aurait-elle des soupçons ? Il faut que je la prépare à la surprise que je lui ménage...

On sait ce que Robinet entendait par surprise. Il commença ainsi :

— Voyez-vous, chère Amanda, Robinet n'est pas un bel homme, mais il est bon enfant ; il y a de plus jolies figures que la mienne, mais j'ai un cœur d'or pour les femmes ; je ne suis pas fait au moule, comme disait à l'instant mon trop indulgent ami, mais je n'ai jamais laissé celles que j'aime dans la peine, et ma bourse ne leur fut jamais fermée.

— Quand on est aimable et généreux comme vous l'êtes, monsieur Robinet, on est toujours assez beau...

— C'est ce que je me dis... et j'ai tellement de confiance dans les femmes, une fois que je leur ai montré ce que je vaux pour elles, que je voudrais être bossu pour les mettre à l'épreuve, assuré d'avance qu'elles et moi en sortirions satisfaits...

— Bossu !

— Oui, bossu !

— Mais vous ne seriez pas bossu, par hasard ?

— Ah ! Amanda, permettez-moi de vous le dire, je n'en ai pas moins la confiance que vous ne me laisserez pas partir sans que j'obtienne un gage de votre tendresse, un petit gage, un rien du tout....

— Par ma foi, oui, il en sera ainsi, monsieur Robinet, car, pour vous parler franchement, vous m'avez tout à fait gagné le cœur... Mais débarrassez-vous de cet accoutrement... vous êtes en nage... Et puis, pour tout dire, je vous ai vu en bossu, je vous verrais autrement... je n'en serais pas fâchée... ça changerait....

— Ça changerait... ça changerait si l'on veut, quoique ce soit toujours la même chose...

— Mais alors c'est vrai que vous êtes bossu ? Quel dommage ! un homme si aimable.

— Ajoutez, Amanda, et si généreux...

— Allons, je n'en crois rien ; vous vous moquez de moi ; tout cela, c'est pour rire.

Pour toute réponse, Robinet se mit à fredonner :

Etant bossu par derrière, par devant,
Mon estomac est à l'abri du vent
Et mes épaules sont bien chaudement.

— Bossu, dites-vous, faites voir.

Il lui prit une main qu'il se promena sur l'estomac et sur le dos.

— Cré nom ! je crois que vous l'êtes !

Il répliqua par ces deux vers, prélude d'une évolution dans ses idées :

Ah ! si j'avais les trésors de Crésus,
Je remplirais mon palais de bossus.

Après avoir chantonné ces débris de couplet, Robinet prit le ton d'un homme qui veut frapper l'esprit de son auditeur :

— Avez-vous jamais aimé un bossu, Amanda ? lui demanda-t-il.

Elle fit un signe de dénégation.

— Comment ! vous n'avez jamais aimé un bossu ! D'où sortez-vous donc, ma pauvre amie, et comme vous êtes en retard ! Mais, si vous n'en avez jamais aimé, je ne m'étonne plus que

vous ignoriez qu'un bossu est un morceau fin, délicat, du vrai nanan, quoi !... Aimer un bossu, c'a été de tous temps chose très bien portée. De grandes dames, des reines ont aimé des bossus. De grands hommes se sont honorés d'être bossus. Maintenant, si vous n'avez pas aimé de bossu, c'est qu'il vous fut refusé d'en rencontrer. Ils sont rares, je crois bien, ce sont des phénix. Est-ce que l'or n'est pas rare, est-ce que les diamants sont communs ? Mais le sort vous favorise, profitez-en. Peut-être que l'occasion ne se présentera plus. Elle vous a déjà manqué, elle peut vous manquer encore... Allons, c'est dit, c'est fait. Vous m'aimez, et moi je vous adore. Amanda, je suis fou d'amour pour toi !...

Et Robinet, dans un bel élan de passion, se jeta aux pieds de la jeune femme, qui, plus étourdie que gagnée, lui répliqua :

— Tenez, monsieur Robinet, je crois que vous êtes un blagueur, j'en reviens à ce que j'ai déjà dit, mettez de côté cet attirail de Polichinelle afin que je m'assure par moi-même de la vérité... J'ai bien touché il n'y a qu'un instant une bosse, deux bosses, mais ça pouvait être du coton.....

— Chère Amanda, je vais poser ma casaque, comme vous m'en priez, mais à une condition....

— Laquelle ?

— C'est que vous m'accorderez une satisfaction égale à celle que vous me demandez....

— Oh ! ce que vous me dites là !

— Ma petite Amandette, soyez bien gentille, cela vous est si aisé, fit Robinet d'un ton câlin.

— Me déshabiller devant vous !

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a là ?... Et puis, rassurez-vous, l'honneur restera sauf. J'éteindrai la lampe....

Ici s'achève mon récit. Je dois ajouter que les deux jeunes gens se retirèrent le lendemain quand le soleil était grandement levé. Robinet avait, dit-on, coulé de douces heures, fruits de

son industrie. Plus tard, quand il se trouva obligé, par force majeure, de ne pas tenir ce qu'il avait promis, Amanda, furieuse de s'être laissé jouer, le traita de tous noms, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus, et Robinet riait comme un bossu....

Jean de LA LIMOGÉANNE.



ECHOS & POTINS.

Le jour de la Pentecôte, j'ai entendu un mot d'égoïste bien nature. A... était allé se promener avec sa femme dans les environs de Périgueux. Mourants de faim, ils entrèrent dans une guinguette, où le patron leur avoua qu'il ne possédait qu'une seule côtelette.

— Une seule ? fit A... Mais, alors, que mangera ma femme ?

En correctionnelle :

— Vos noms et prénoms ?

— Jacques-Timothée Torgnolard.

— Vos qualités ?

Le prévenu, attendri :

— J'en ai donc ?... Ah ! monsieur le président, merci pour cette bonne parole !

On cause d'une jeune mariée :

— Moi, dit quelqu'un, j'aurais mieux aimé la mère ; elle est bien plus jolie.

— Moi, dit un autre, je préfère la fille ; elle a bien plus d'esprit, de bon sens... Et vous, monsieur Taupin ?

— Oh ! moi, je suis de votre avis à tous les deux : j'aimerais mieux la fille dans la journée, et la mère le soir ! ZAG.

Le Gérant, SPA.

Périgueux, imp. LAPORTE, anc. Dupont et Co.

PARADIS DES FUMEURS

F. TEYSSOU.

TABLETTERIE FINE

CIGARES DE LUXE

ÉCUME, BRUYÈRE ET AMBRE

CARTES A JOUER

PAPIER TIMBRÉ

TIMBRES POSTES

M. F. TEYSSOU se charge des Réparations en tous genres, concernant les Articles de fumeurs et priseurs, telles que : remplacement de bouts d'ambre, pose de viroles, etc., etc.

Grâce à son approvisionnement considérable, le Paradis des Fumeurs offre toujours un assortiment de Cigares bien secs, au choix des amateurs.

Cet établissement est ouvert tous les jours, de cinq heures du matin à minuit.



Cours Montaigne, 18, à PÉRIGUEUX.